

Réponse aux discours de réception



par Monsieur le Professeur Jean LANHER
Président de l'Académie de Stanislas

Monsieur Michel VICQ,

Mon cher confrère,

Vous êtes, et je pourrais m'arrêter là, Lorrain, je dirais, depuis toujours. En tout cas depuis le 17^e siècle, au moins, puisque par votre mère depuis 1610, date au-delà de laquelle il est difficile de remonter, par votre père depuis 1620, le nom des Vicq figure dans les archives lorraines. Le nom d'un Vicq est gravé à Avioth dans la Basilique Notre-Dame ; à l'autre bout de la Province, votre grand-mère maternelle est notée comme descendant d'une demoiselle Pellerin à Epinal. La terre lorraine, apparemment, n'a jamais cessé d'adhérer à la semelle des chaussures de votre famille. Cependant, vous semblez, dès votre naissance, pour votre naissance même, commettre un accroc de taille, puisque votre acte de venue en ce monde est enregistré à l'Etat-civil de Confolens, en Charente. Parce que vous avez beaucoup aimé votre Lorraine, notre Lorraine, il vous sera beaucoup pardonné.

Le 18 août 1941 en effet appartient à l'une des périodes les plus noires de la France pour les raisons que l'on sait. Votre père, militaire de carrière, rentré plus tard dans la Police, et qui termine sa carrière comme commandant principal du corps urbain de Nancy, a été replié dans les Charentes, comme l'on dit alors, à cette époque où les départements français du Sud-ouest ont été désignés par l'Administration comme lieux d'accueil pour les populations déplacées de l'Est.

Votre père et votre mère retrouveront Nancy à la fin de 1942 ; vous avez alors un peu plus d'un an. Vous ne quitterez plus désormais votre cité, au cœur et au service de cette Province à laquelle vous restez attaché,

et je vous cite, «par la peau et par le cœur». Votre épouse est Lorraine et toute sa carrière, comme la vôtre, se déroule à Nancy. Votre fils Pierre y naît ; il s'y marie avec une Lorraine ; il a fait son D.E.A. sur le vignoble du Toulois, il a terminé sa thèse sur «le sel en Lorraine», il enseigne en qualité, actuellement d'ATER, à la Faculté de Droit de notre cité nancéienne. Vous faites vous-même tout votre *cursus* primaire, secondaire, supérieur à Nancy, où vous soutenez une maîtrise de Droit public, vous «faites» l'Institut d'Etudes Judiciaires à Nancy où vous obtenez un Diplôme de criminologie ; vous passez le concours national de lieutenant de Police, vous en sortez, selon l'expression consacrée, «dans la botte», ce qui vous permet une affectation laissée à votre choix. Sans l'ombre d'une hésitation, vous choisissez Nancy, et la Direction Départementale des Renseignements Généraux. Nous sommes en 1966. C'est là qu'en 1996, date de votre départ à la Retraite, se clôt votre carrière active, modèle de rigueur et de fidélité. Vous avez été successivement promu au grade de capitaine sur concours national, commandant en 1980. De 1980 à 1996, vous exercez les fonctions d'Adjoint au Directeur départemental des Renseignements Généraux. Vous êtes, de par vos fonctions, au poste d'observation suprême, d'où vous assistez, en y étant intimement mêlé, aux événements des années 1968-1970 qui ébranlent les assises d'une société traditionnelle qui se prend alors au jeu du bouleversement des Institutions, bouleversement de surface qui n'est que la face visible d'un grondement intérieur et en profondeur qui atteint les esprits, les cœurs et les âmes.

C'est ainsi que vous vivez toutes les péripéties, -mais est-ce le terme qui convient exactement- diverses, fortes, dramatiques, inquiétantes souvent, spectacle toujours étonnant d'une nation en quête de nouvelles marques. Les événements de 1968 constituent le début d'une cascade d'élections à tous les niveaux où vous êtes, professionnellement, investi, je dirais de façon répétitive. Elections nationales de tous ordres, référendums, dissolutions, élections dans les établissements universitaires et les grandes Ecoles de Nancy où les étudiants apprennent la Démocratie et ses lois, grèves dures dans le Pays-Haut au moment où de nouvelles structures mises en place dans la sidérurgie avec, en corollaire, la fermeture progressive des puits de charbon, font l'effet d'une catastrophe économique sans précédent.

Vous êtes présent. Vous notez. Vous faites vos rapports : 22 .000 pages, m'avez-vous dit. Vous prenez des coups... Vous ne vous départissez à aucun moment de votre calme, de votre froide détermination au service de l'Etat et du Devoir. Charles de Gaulle rentré à Colombey-les-Deux-Eglises, vous traversez, de bout en bout, le règne des Présidents successifs de la Ve République : Pompidou, Giscard, Mitterrand, en inaugurant celui de Jacques Chirac. Vous êtes, en mission, au premier rang lors de la visite de la Reine mère d'Angleterre en mai 1979, et en octobre 1988, quand Jean-

Paul II est à Nancy. Ce n'est là qu'un infime rappel de ces missions rapprochées auprès des Grands de ce monde. Vous accompagnez souvent les cortèges de manifestants des grands mouvements estudiantins où les péripiéties «rieuses» en côtoient d'autres qui le sont moins. L'œil vif, toujours aux aguets, vous partagez tous ces soubresauts du labeur, des inquiétudes et des espoirs des hommes, nos compatriotes. Votre devise a été celle d'un homme pour qui la priorité a été d'être «le meilleur possible».

Et vous devenez en avril 1994 membre Associé correspondant de notre Académie. Une première. En effet, en votre personne, l'Académie de Stanislas accueille en son sein pour la première fois un officier de Police. Vos qualités humaines, votre amour des Lettres et de la lecture, votre plume habile à tourner des vers délicats, votre grande culture vous y donnent la place qui vous y a été faite, et que vous avez su y faire, accueilli dans une confraternité particulièrement remarquée. Vos communications sur les grands sujets d'actualité y sont suivies dans notre enceinte avec une attention qui ne trompe pas. Votre discours de réception de ce jour témoigne d'une hauteur de vue et d'un sens maintenu du Devoir qui fait honneur à l'esprit et à la mission de l'Académie de Stanislas, au moment même où votre Corps d'origine et que vous avez servi avec passion se trouve placé par les événements au cœur d'une affaire qui nous concerne tous. Je dirai, pour l'avoir particulièrement expérimenté depuis bientôt un an où notre règlement intérieur vous a confié la charge de secrétaire, combien les comptes rendus de nos séances bi-mensuelles, sous votre plume, sont des modèles du genre : précis, exacts, complets, structurés, où ne manque jamais une pointe d'humour, qui colore d'un rien de poétique une prose qui risquerait de n'être qu'un rapport glacial et sans âme.

Si le mot «confrère» a un sens, vous excellez à l'enseigner et à le valoriser. Constatant personnellement que le hasard, une fois encore, fait bien les choses, je vous prie de laisser dire à votre ami, qui fut votre Président pendant un an, combien il est heureux que votre admission solennelle et votre discours de réception à l'Académie de Stanislas se soient produits au cours du mandat qui lui avait été confié. Il est des moments fastes dans la vie. Celui du 25 mai 1999 en est un.

Monsieur Michel BURGARD,

Mon cher confrère,

Vous voici Académicien de Stanislas. A part entière. Pour un peu, je ferais une entorse au protocole académique pour dire en public, d'emblée, combien il est émouvant pour moi de constater que le temps, décidément, s'écoule rapidement, et qu'il n'y a qu'un pas entre les années 1960 où vous étiez étudiant à la faculté des Lettres et Sciences humaines

de Nancy où j'exerçais modestement et timidement les fonctions ô combien aléatoires d'assistant de grammaire et philologie française, et ce 25 mai 1999 où j'ai l'honneur de terminer ma présidence de notre très respectée et enviée Académie Savante fondée par notre roi Stanislas où nous nous trouvons côte à côte, fraternellement unis. Je tairai donc par devoir un rappel de vie d'hommes, pour ne retenir que l'évocation de votre parcours intellectuel et professionnel. *Dura lex, sed lex.*

Michel Burgard, vous êtes né à Nancy le 25 septembre 1937, rue du Joli-Cœur, sur la paroisse St-Pierre. Vous y faites vos études primaires aux écoles Jeanne-du-Lys et Saint-Vincent, vos études secondaires classiques –latin et grec- à l'Ecole Saint-Sigisbert de 1949 à 1956, vos études supérieures, section lettres classiques, à la Faculté des Lettres de Nancy, au 13 de la Place Carnot. Vous y poursuivez tout le *cursum* obligé qui, faisant de vous un licencié-ès-Lettres, vous conduira en 1963 au Diplôme d'Etudes Supérieures, l'ancêtre de l'actuelle maîtrise, aux IPES – structure nouvellement créée : *Institut Pédagogique de l'Enseignement Secondaire* –et au CAPES : *Certificat d'Aptitude au professorat de l'Enseignement secondaire*. Pur produit, si je puis dire, de l'Université nancéienne, vous êtes armé pour une mission d'enseignant que vous assumerez sans défaillance, avec une fidélité sans faille aucune et en tous points exemplaires, jusqu'au moment, il y a peu, où selon l'expression pudique consacrée, vous avez été admis à faire valoir vos droits à la Retraite. Depuis 1966 jusqu'en 1997 vous enseignez le français, le latin, le grec –heureux homme- au lycée Raymond Poincaré de Bar-le-Duc, votre personne continuant ainsi à assurer et à affirmer l'union historique des duchés de Lorraine et de Bar. L'Histoire est têtue, comme sont têtus et savent l'être les Lorrains tout court. Madame Burgard, votre épouse, est de Sommeilles. Une Barrisienne et une Lorraine, elle aussi.

Vous êtes à Nancy l'élève de maîtres prestigieux qui ont été aussi mes maîtres. Laissez-moi, mes chers confrères, le temps d'un bref rappel, évoquer leur nom et leur mémoire. Le doyen Marcel Cressot d'abord. L'homme au grand cœur, au verbe haut, le savant d'avant-garde, l'initiateur des études stylistiques en France, avec son ouvrage toujours réédité du *Style et ses techniques*. Un homme au destin d'Atride. Un grand fils Jean, aviateur en juin 1940, fusillé sauvagement par les Allemands en mai 1944 ; lui-même déporté en Allemagne à Neuengamm de 1944 à 1945, et apprenant à son retour la mort de son fils unique ; son épouse morte de chagrin ; lui-même mort le dimanche 18 juin 1961 sur le ballast à Vitry-le-François, lors du déraillement du train de 13 h 45 au départ de Nancy, qui le conduisait à Paris pour la session de juin du Conseil National des Universités. Il avait 65 ans, vous étiez son élève, je l'avais été en 1948.

J'étais son assistant depuis octobre 1959. Il y avait là le doyen Jean Schneider, notre confrère à l'Académie, le savant, le bâtisseur ; il y avait Henri Lebonnic, le latiniste ; Jacques Tréheux, l'helléniste ; Albert Schneider, le germaniste ; Marcel Galliot, François Chamoux, René Ginouvès, et les plus jeunes Laurent Versini et Jean Rousselet. Il y avait Jean Mourot, le maître qui nous a marqués tous de son empreinte : science, rigueur, méthode, portant dans sa chair, au-delà d'une allure froide laissant entre-percevoir un humour qu'il était le seul à savoir distiller et instiller de pareille façon, les traces d'une rude captivité supportée durant cinq ans dans un oflag basé à la limite du territoire polonais. Il fut grand par l'esprit et par le cœur. Il fut notre maître. C'était Jean Mourot. Lui-même le fils spirituel de Marcel Cressot. J'ajouterai à cette liste impressionnante votre conseiller pédagogique Arsène Chassang, professeur de première au lycée Henri Poincaré de Nancy où je fus son collègue.

Votre passion pour la musique vous fait remarquer par un jeune collègue, dix-septième, Jean Descrains, de Jarville-la-Malgrange, travailleur acharné, qui de Bar-le-Duc accède à la toute nouvelle Université de Reims, dédoublement et fille de notre Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nancy. Vous y êtes chargé d'un cours de musicologie à la faculté des Lettres, charge que vous occupez pendant 22 ans, jusqu'en 1992. De 1972 à 1975 et, simultanément, vous assumez un autre cours de musicologie, sous la houlette de Marc Honegger, à Strasbourg. Bar-le-Duc, Reims, Strasbourg, chacun remarquera et jugera à sa juste valeur les performances et le travail que les déplacements et les heures à faire représentent. Vous êtes un musicologue en effet ; en vous s'allient et se complètent harmonieusement les lettres et la musique. Votre diplôme d'Etudes Supérieures intitulé : *«Les reflets du terroir dans la poésie en Lorraine de 1890 à 1940»*, sous la direction de Jean Mourot, tout imprégné de votre extrême délicatesse littéraire et de votre sensibilité qui percevait autant qu'elle analyse les facettes mystérieuses de ce terroir lorrain à travers la poésie qui tente de le cerner, est déjà l'annonce de ce domaine de la musicologie qui va devenir votre spécialité. Vous commencez votre Recherche sur la musique française au 19^e et au 20^e siècles dans les domaines historique et esthétique ; vous écrivez des articles musicologiques dans des Dictionnaires et des Revues, vous faites des comptes rendus d'enregistrement, des conférences et des présentations de concerts et de spectacles chorégraphiques, vous participez aux activités de Sociétés musicologiques. Vous travaillez en particulier sur Poulenc et vous êtes le spécialiste incontesté des nancéiens Guy Ropartz et Louis Thirion.

Admis en juin 1993 dans notre Société, vous devenez, avec une régularité parfaite qui ne vous fait manquer aucune de nos séances, quel que soit le temps météorologique en cours, modestement, mais avec quelle

compétence, aux côtés de notre confrère Jacqueline Brumaire, celui qui –enfin- dans notre salon, habitué au seul Verbe, nous permet, grâce à votre savoir-faire, d'entendre de la Belle musique. Apparemment notre Roi Stanislas semble y trouver son compte. Grâce à vous l'aspect musical des maîtres nancéiens à la charnière du siècle a été et sera dans deux jours encore, hors nos murs, au Conseil Général de Meurthe-et-Moselle, magistralement évoqué à travers les extraits de l'œuvre de Guy Ropartz sélectionnés par vos soins. Manière à nous de prendre part à la commémoration du centenaire de l'Ecole de Nancy.

Votre discours d'admission à notre Académie de ce jour constitue, sans jeu de mot, le point d'orgue de votre incontestable maîtrise de musicologue. De mon perchoir de Président éphémère, le temps d'une communication, je vous ai toujours vu, assis à la même place, toujours aussi attentif, appliqué, réceptif. Souvent de ma place je me suis rappelé, vous regardant, nos premières rencontres, vous en vélo moteur, moi en 2 CV au Nid de Malzéville, ou au centre Pénitentiaire d'Ecrouves où vous veniez déjà prêcher la bonne parole musicologique celle qui, précisément, «adoucît les mœurs»... Mais cela est une autre histoire. La musicologie est une science, dites-vous, qui va derrière, les compositeurs et les interprètes, sans oublier les artistes qui fabriquent les instruments, allant devant. Sans doute, mais que valent les choses sans une communication savamment orchestrée ?



Il me faut conclure. Faire ou tenter de faire la synthèse, mes chers confrères, «très chers amis», entre deux tempéraments, deux carrières, apparemment sans grand lien. Cependant, ce lien qui vous rapproche l'un et l'autre, ce trait d'union qui nous soude intimement, vous et vos confrères de l'Académie de Stanislas, c'est la passion qui nous anime pour notre Lorraine. Une passion perçue, vécue indiciblement, et qui résiste le plus souvent à l'analyse. Nous vibrons tous à l'évocation de «cette âme lorraine» que l'auteur d'une thèse récente sur «*La littérature régionale en Lorraine d'Erckmann-Chatrian à Barrès*» a tenté d'appréhender et de définir. Entreprise à l'évidence difficile, tant la notion de «lorrainité» est complexe dans le temps, autant que sont complexes et multiples les personnalités des individus qui composent la mosaïque de ce que nous comprenons sous le signifiant désormais banal de «*Région Lorraine*». Une terre multiple, un creuset où viennent se fondre, de tout temps, des femmes et des hommes qui dans une osmose mystérieuse se reconnaissent non moins mystérieusement, mais non moins réellement, comme ayant en commun un certain nombre de traits identitaires.

L'«âme lorraine», oui, mais comment la cerner ? A partir de quels thèmes plus particulièrement porteurs la saisir et la définir ? Le dire et le répéter est facile, le faire, par le concret, quasiment impossible. Tout ce qui touche à l'âme est immatériel, ce qui signifie, par définition, insaisissable. Et cependant, notre littérature régionale, la grande et la moins grande, Barrès et Erckmann, Moselly, Louis Bertrand, André Theuriet, Léon Schwab, Charles Guérin, notre littérature populaire qui colle au terrain et qui en est le reflet sans déformation, écran, prétention ni calcul, nos flauves, nos chansons dites, collectées, publiées par les Grandjacquot de Fraimbois, les Charles Sadoul et son *Pays Lorrain*, Georges Lionnais d'Haraumont, Léon Florentin de Commercy, George Chepfer, oui, George Chepfer et sa *Dame de Saizerais*, Anne-Marie Blanchot Philippi du Pays-Haut, tous et chacun, à leur façon, traitent, plus ou moins amplement, mais toujours vraiment, d'un aspect, d'un trait, d'une réaction de l'individu face à lui-même, au monde extérieur et aux autres dans un moment déterminé et un espace précis. Ces quelques traits rassemblés, comparés, mis bout à bout finissent par dresser le profil, sorte de dénominateur commun, des Lorrains que nous sommes, et vraiment de notre «âme».

Ces thèmes porteurs sont multiples. Je n'en retiendrai que quelques-uns. Nous sommes des gens d'*Entre-deux*, une terre de passage, cela mérite encore d'être dit. De temps immémorial, nous avons vu passer et repasser des étrangers sur notre sol. Les dates 1860-1920, celles retenues dans le travail que j'évoquais tout à l'heure, ne sont pas innocentes. Nous irons, nous, jusqu'après le deuxième conflit international. Le Lorrain regarde, broyé souvent, mais là encore, aux pires moments, capable d'humour ; il a acquis la sagesse de ceux qui savent que ce qui se fait aujourd'hui se défait demain. Sagesse, mais aussi méfiance, réserve, difficulté d'adhésion immédiate. Le Lorrain d'*Entre-Deux*, homme de la longue plaine de la Woëvre et de la grande montagne vosgienne, des coteaux et des vallées, de la Moselle, de la Seille, de la Meurthe et de la Moselle, de la Meuse et de la Chiens, est immergé au plus profond d'une nature prégnante et omniprésente où l'eau et la forêt confèrent aux paysages une grandeur, un environnement et un envoûtement mystérieux où s'accrochent les légendes que nos grands-mères disaient le soir, auprès des chenets, dans le craquement des bûches qui se consumaient. Sur cette terre d'*Entre-deux*, où la guerre prélève les hommes pour les envoyer au combat, restent souvent les femmes, seules. Et ce sont elles, seules, qui la tiennent, cette terre, et qui transmettent... Des femmes, sempiternellement moquées par ceux qui tiennent la plume ou qui font le Discours, mais qui sont ce Pouvoir, et qui sont le Pouvoir de la femme. George Chepfer ne dit pas autre chose. *La Mélanie de Commercy* de Léon Florentin est sœur-jumelle de la *Dame de Saizerais*.

Sur cette terre d'*Entre-Deux*, où se joue le destin du Pays, le thème de la femme est inséparable de ceux de nation et de foi religieuse. On aura reconnu Jeanne que nous continuerons à appeler lorraine et Marie, la vierge de Sion. Synthétisant tout cela, il y a le *c'n'ame po tojo* de 1873, l'inscription emblématique à l'égal de la Croix de Lorraine, niché au creux de la Basilique.

Ce n'ame po tojo. A-t-on jamais assez analysé cet événement ? Le 13 septembre 1873, deux ans après le Traité de Francfort, à l'initiative des quatre évêques Lorrains, au cours d'une cérémonie religieuse sans précédent et un concours du peuple difficilement nombrable, une plaque de marbre noir, sur laquelle se détache la croix de Lorraine brisée en marbre blanc est déposée aux pieds de N.D. de Sion. *Ce n'est pas pour toujours*, énoncé dans la langue du Saulnois, de langue romane, annexé. Ce n'est pas pour toujours que la partition du sol lorrain et son arrachement à la France a été réalisée. Pour le dire haut et fort, il y a la conjonction du sol et du terroir, de sa langue, de la Patrie et de la Foi. Tout est là. Sion, on le comprend, devient dès cet instant un symbole, le symbole total. Barrès l'a bien compris ; il sait sans aucun doute le dire mieux que d'autres dans la *Colline Inspirée*, même si l'aventure des frères Baillard nous entraîne ailleurs. Le symbole est en place, «l'âme lorraine» y a trouvé un support, l'emblème de marbre qui parle au cœur et qui cristallise le regard. Le 24 juin 1920, ce sera Maurice Barrès lui-même qui posera sur la brisure de la Croix une palmette d'or ceinturée d'un ruban tricolore : «*ce n'atome po tojo*». *Ce n'était pas pour toujours*. A Sion. Encore. La seconde tourmente passée, le 8 septembre 1946, 80.000 Lorrains se donnent rendez-vous à Sion, toujours. C'est le futur maréchal de Lattre de Tassigny, le militaire victorieux, qui scelle une nouvelle croix de Lorraine en marbre blanc : «*estour, inc po tojo*». A cette heure, *uns* pour toujours. Le destin de la Lorraine, une, soudée à la France est scellé. Terroir – Patrie – Foi : Tout le reste, dirais-je, est *Littérature*.

L'Académie de Stanislas se devra un jour de faire ce voyage-pèlerinage à Sion. Mesdames, Messieurs, mes chers confrères, permettez à l'actuel Président qui passe le relais aujourd'hui même, de transmettre, en guise de flambeau, cette suggestion à son successeur, le d'ores et déjà et toujours ami Gilles Fabre. Je vous remercie.

La deuxième séance solennelle est celle de la passation des pouvoirs. J'annoncerai comme de coutume le bureau de l'année académique 1999-2000 :

Président : M. Gilles FABRE

Vice Président : M. Jacques DELIVRE

Secrétaire Perpétuel : M. Jean-Claude BONNEFONT

Questeur : M. Philippe VIEILLE-CESSAY

Secrétaire Annuel : M. le Professeur SADOUL

Bibliothécaire-Archiviste : M. René CUENOT